rester à Paris, et revint demeurer avec ses père et mère, dans leur hôtel.

Elle y fit ses couches, qui furent très-laborieuses; et, à raison de sa faiblesse extrême, elle fut conseillée par les médecins, de confier son enfant à une nourrice bien choisie, plutôt que de se hasarder à l'allaiter elle-même.

Au bout de quelques semaines, lorsqu'elle eut repris un peu de force, elle se sentit bientôt partagée entre le sentiment qui la retenait près de son enfant, et le désir d'aller rejoindre son mari, qui lui avait écrit deux lettres, l'une de *Dresde*, l'autre de *Berlin*, et dans des termes plus affectueux que par le passé.

Elle ne put résister à une troisième, datée de *Varsovie*, où il lui marquait, que l'armée paraissait devoir entrer incessamment en *Russie*, et qu'il ne pouvait prévoir où elle s'arrêterait, ni quel serait le terme des vastes desseins auxquels elle semblait destinée; il la pressait, de nouveau, de venir le rejoindre, et lui traçait sa route.

Mme. de Menars partit donc de Paris, vers le mois de juin 1812, accompagnée d'une seule femme-de-chambre, après avoir combattu pendant plusieurs jours les larmes de sa mère,